

LE SUICIDE

Les « gensses » du Midi racontent – et comme je n’ai jamais dépassé la Loire, je n’y contredirai point – que le scorpion, enfermé dans un cercle de feu, plutôt que de se laisser rôtir tout vif, préfère s’occire lui-même en se piquant de sa queue venimeuse.

Si nous avons cet unique témoignage pour nous autoriser à conclure que, dans certaines circonstances, les bêtes, arbitres de leur existence, optent pour la mort immédiate et volontaire, afin d’éviter la captivité ou les autres modes de torture imaginés par les humains, j’avoue que ce serait maigre : d’autant que, sous ce satané soleil méditerranéen, les mensonges ingénus ressemblent tellement à des vérités et les vérités à des mensonges qu’il n’est guère possible de les distinguer.

Il n’en est pas moins établi que depuis fort longtemps la légende ou l’histoire nous ont transmis, mensongères ou authentiques, des relations de ce genre : c’est la fidèle colombe qui jour et nuit se lamente sur la perte de son époux, jusqu’à tomber morte de son perchoir aérien ; c’est le bœuf qui dépérit et crève parce qu’on a vendu son compagnon de labour ; c’est enfin le bon chien qui suit le convoi de son maître et se laisse mourir de tristesse et de faim sur sa fosse fraîchement comblée.

Les naturalistes nous ont déjà renseignés sur la prétendue fidélité de la colombe qui change d’amoureux comme de chemise, je veux dire comme de plumage et même plus souvent ; quant au bœuf, son regret du compagnon vendu ne tient pas plus de quelques jours devant une litière fraîche et une crèche bien garnie ; enfin, le chien de Mistral, tout dernièrement, après une attaque de nerfs consécutive au décès de son maître et qui le laissa plusieurs heures sans connaissance, vient de se remettre tout de même et de

reprendre goût à sa pâtée. Il est juste de remarquer que cette preuve d'attachement, d'affection est déjà fort belle et que le chagrin que le sensible toutou éprouva pour rester ainsi quinze jours entre la vie et la mort dut être bien profond, car nul n'est en droit, encore qu'il soit du Midi lui aussi, de suspecter le moins du monde sa sincérité.

La poésie y va perdre quelque chose peut-être, mais elle se rattrapera ailleurs sur les avions, les sous-marins ou la télégraphie sans fil, car qui songe encore aujourd'hui parmi les jeunes poètes à exalter des sentiments !

Quoi que leurs aînés en aient dit et si touchants qu'aient été leurs récits, il faut bien convenir que jamais, ou presque, l'affection éprouvée par les bêtes, du fait de la perte d'un compagnon ou d'un maître, n'alla jusqu'à la mort volontaire, réfléchie et préméditée. De même, le suicide par amour leur est également inconnu. Pour conquérir la femelle qu'il convoite, le mâle se battra peut-être jusqu'à tomber, mais cette mort, loin d'être un acte de renoncement, est au contraire un acte de vie, de désir vital, une affirmation véhémement de volonté de se perpétuer dans l'avenir. Aussi bien, chez les animaux, la sensibilité amoureuse n'est qu'une maladie périodique et, finie l'époque du rut, finis les troubles sensuels et sentimentaux qu'elle provoque.

Ces restrictions faites, reconnaissons qu'il existe chez les bêtes des cas de mort volontaire sur lesquels il n'est pas possible d'ergoter : la perte de la liberté ou la perspective d'une fin atroce, quelquefois les deux ensemble, sont les motifs auxquels le plus souvent obéit la conscience éclairée, illuminée, devrait-on dire, de l'animal pour se décider à agir.

Dans cette extrémité, la décision est indubitablement bien volontaire et consciente. Elle trahit une connaissance de soi-même et du monde extérieur extrêmement aiguë et profonde, et décèle, malgré tout, un profond amour de la vie. Avant d'en arriver à la suppression totale, la bête, quand elle n'est pas aux prises directement avec l'adversaire, par des artifices divers et

souvent fort ingénieux, s'applique à ne laisser à l'ennemi que le moins possible d'elle-même.

Les pêcheurs n'ignorent pas que l'anguille prise à l'hameçon de la ligne de nuit n'attend jamais le jour dans cette posture ; dès qu'apparaissent les premières lueurs de l'aube, elle se cramponne aux herbes et s'arrache la gueule plutôt que de rester ; si l'évasion est impossible, elle se noue et s'étrangle littéralement. De même, les petits carnassiers : fouines, putois, belettes, pris au piège, préfèrent se couper la patte, se la ronger fibre à fibre de leurs propres dents plutôt que de se laisser prendre par l'homme. Les renards, eux aussi, souvent, font de même ; la loutre blessée remontera le courant de la rivière jusqu'à ce qu'épuisée et mourante elle glisse au fond, noyée et vaincue. Pour quelques-uns qui s'accoutument à la prison, combien d'oiseaux se laissent périr de faim après avoir tout tenté pour casser les barreaux de leur cage ! C'est que, chez les sauvages, le sentiment de la liberté prime tout. Comme il est beaucoup moins puissant chez les domestiques et chez les humains, de tels actes apparaissent, accomplis par eux, comme des manifestations du plus pur héroïsme, et nous n'avons pas assez de mots pour glorifier la grandeur d'âme de ceux-là qui préfèrent la mort à la captivité.

S'il n'en est pas ainsi pour les animaux sauvages, c'est que, tout admirable qu'il est, leur suicide est un acte logique et comme de défense de la race. Les journaux nous ont relaté l'histoire de ce lièvre qui, chassé par une meute et traversant un pont jeté sur un abîme, s'aperçut trop tard que l'autre extrémité était également occupée par des hommes et par des chiens. Après avoir écouté en arrière et flairé en avant, le stoïque animal renifla le vide et les profondeurs lointaines, où ses yeux de myope ne distinguaient rien. Il réfléchit un instant, puis, entre trois genres de mort, préféra sauter volontairement dans le précipice. Ici encore il n'y a rien de mystérieux dans ce geste, mais j'ai réservé pour la fin un cas plus typique dont le héros fut un cheval, qui, volontairement, enjamba le parapet d'un pont pour se précipiter dans un fleuve. Ni bousculé, ni affolé, son mouvement fut net, ses gestes précis, et il eût pu, comme toutes

les bêtes, une fois dans l'eau, regagner la rive à la nage. Il n'en fit rien et se laissa résolument couler.

Quel drame sombre s'était déroulé dans sa tête, quelles réflexions désenchantées avait-il dû se faire devant son râtelier, quelles espérances déçues ce geste couronnait-il ; quel morne pessimisme l'animal avait-il appris en la société des hommes ? Voilà, je l'avoue, un fameux problème et que nous n'éclaircirons pas de sitôt.

Jeudi 21 mai 1914.